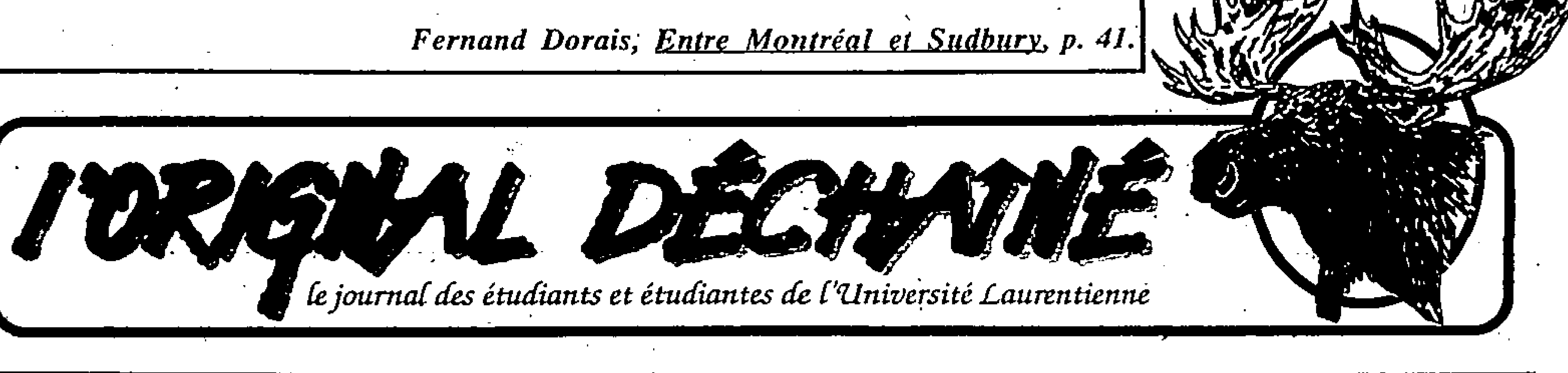
Pensée orignale *(dédiée aux absents de la manif)*

Et le temps devient notre pire ennemi. Tel est, et tel est bien le mécanisme par excellence de la mort des ethnies. Le ravalement par l'usure du quotidien. (...) Et on laisse passer, on s'use. Pour se réveiller les grands perdants. Dévorés de l'intérieur. Sans gloire ni panache, ni résistance même possible.

Fernand Dorais, Entre Montréal et Sudbury, p. 41.



Sudbury | volume 4, numéro 11 - mercredi 20 mars 1991 | courrier 2e classe

Concours oratoire

La parole est d'argent

J'avais taquiné Didier en lui suggérant de se pratiquer devant son miroir. J'avais conseillé Marino en lui défendant d'insérer des sacres dans son discours. Il faut croire qu'ils m'ont écouté.

Geneviève Ribordy

Lors du concours des Orateurs de demain, Didier Kabagema et Marie-Noël Shank ont remporté les deux premières places.

Les organisateurs avaient réussi à attirer à leur concours huit participants qui, tour à tour, se sont confrontés. En un premier temps, Carine Schlup s'est mesurée à Didier Kabagema en affirmant que les études universitaires, c'est tout simplement une façon de retarder le moment d'affronter le monde du travail. Ensuite, Bruno Michel et Marie-Anne Levac ont discuté du fait que la valeur d'une université se mesure à la réussite sociale de ceux qui l'ont fréquentée. Jean-Daniel Ondo et Michel Trottier ont alors débattu du fait que les syndicats servent surtout à protéger les mauvais employés. Enfin, Carole Patry a supporté contre Marie-Noël Shank que c'est un mythe de prétendre que les grandes universités offrent une formation supérieure à celle des petites universités.

Les juges, Yves Lefier, Josette Voyer, Renée Corbeil, Elvine Pharand-Gignac, Marcel Leach, et Laure Hesbois qui était aussi organisatrice du concours avec Dyane Adam, ont eu la tâche difficile. Tous les candidats ont fait preuve de courage, mais aussi de talent: ils ont su transmettre leurs idées et se faire convaincants, même si leur sujet ne leur convenait pas du tout. C'est pour reconnaître la participation de tous, leur contribution et leur maîtrise de la langue française que les quatre demi-finalistes éliminés ont reçu un chèque de 100$.

Marie-Anne Levac, Marie-Noël Shank, Carole Patry et Didier Kabagema se sont donc retrouvés en finales. Les deux premières se sont affrontés sur cette question: tous les programmes universitaires devraient prévoir un stage de formation. Enfin, Carole et Didier ont débattu, en faisant rire un peu leurs auditeurs, qu'à l'université on enseigne tout, sauf ce qu'on a vraiment besoin de savoir.

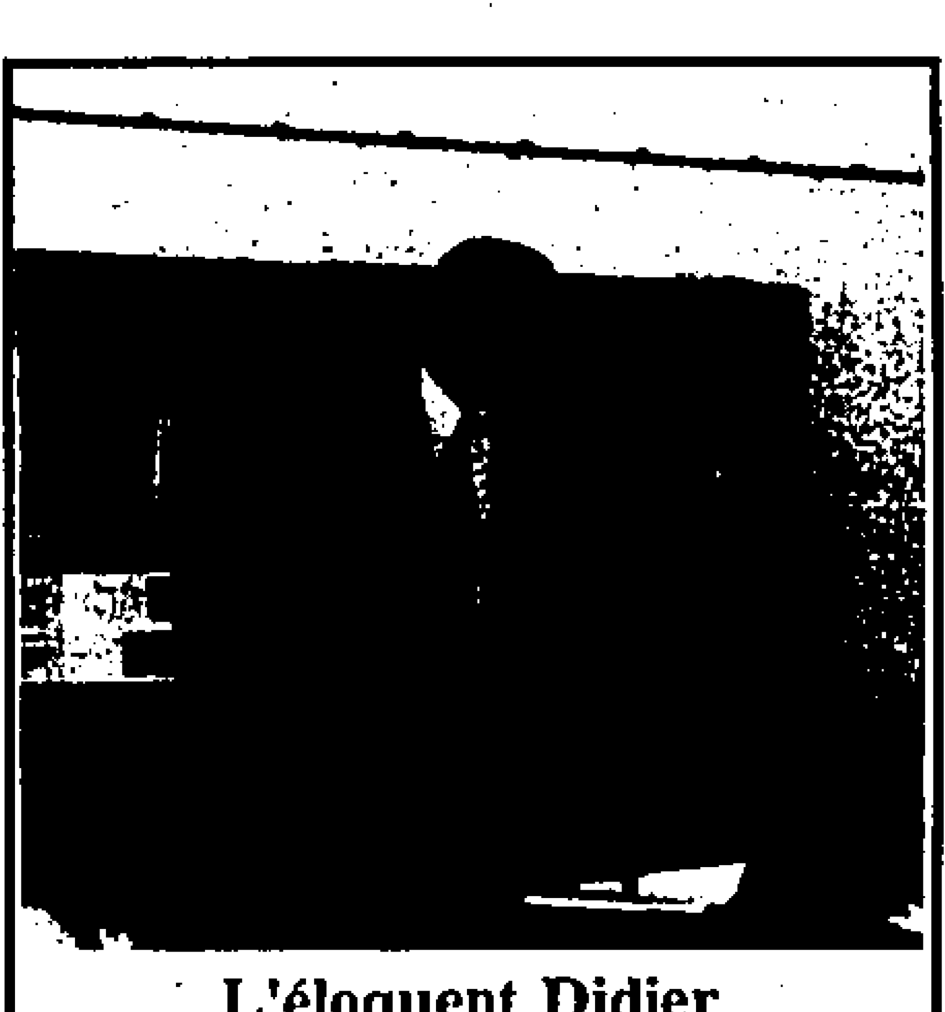
Le "grand" gagnant

Après cette dernière séance de débat, les décisions finales des juges ont été annoncées. Didier Kabagema a été proclamé grand gagnant de l'Université Laurentienne, ce qui lui vaudra donc l'honneur de représenter la Laurentienne aux demi-finales qui se tiendront à Montréal et par la suite, on l'espère, aux finales à Québec. Les coûts de ces voyages seront défrayés par Mme Dyane Adam.

En plus, Didier a gagné la somme de 200$ et un magnifique porte-documents, offert par M. Raymond Provost, de la part du chapitre des caisses populaires. Le même porte-document a été remis à Marie-Noël Shank qui s'est vue attribuer la deuxième place, et à Marie-Anne Levac, qui s'est classée troisième. En plus, Marie-Noël a reçu un chèque de 200$, Marie-Anne, un chèque de 150$ et un dictionnaire, don de l'AEF. Enfin, Carole Patry s'est mérité la quatrième position, un dictionnaire offert par la librairie de l'Université Laurentienne et un chèque de 150$.

L'AEF a aussi offert des T-Shirts, des stylos et des porte-clés aux participants. Mentionnons aussi que les organisateurs ont remercié de leur support le vice-recteur à l'enseignement, M. Dewson, les doyens, le Centre des langues, et la directrice du département de Français, Muriel Usandivaras.

Maintenant, Didier va partir meuhgler bien haut, on l'espère, à Montréal, faire rigoler un peu et faire résonner son éloquence. Les autres? A l'année prochaine!



L'éloquent Didier

La convaincante Marie-Anne

Les reproducteurs de ce nouvel Orignal sont:
LES SCRIBOUILLEURS: *Geneviève (photographe) Ribordy, Serge (scuse moi Didier) Bernier, Muriel (J'en ai marre) Usandivaras, Natalie (t'es bonne) Melanson, Robert (réveille les bilingues) Poisson, Louise (Caisse) Robichaud, Norman (pop) Piché, Josée (à temps) Perreault, Robert (réveille Lévesque) Dickson, Michel (efficace sous le stress) Bock, Nancy (Vilaine) Rondeau, Pascale (Pingouine) Ribordy, Denis (Indiana Jones) Houde*
LES TAPOTEURS: *Sandra-Lee Dowse, Mireille (cigarettophobe) Ménard, Geneviève, Natalie*
LES CORRECTIONNATEURS: *Geneviève, Natalie*
LES MONTATEURS: *Luc (chasseur d'orignaux) Lalonde, Michel (la coursé d'Amérique) Bélanger, Normand (vive les voisins!) Renaud, Michel (se déroulle) Courchesne, Mireille, Geneviève, Natalie, Julie (photophobe) de la Riva, Nicolas (nouveau look) Ducharme*
LA DESSINATEURE: *Julie*
LE TRESORATEUR: *Pierre (chambre noire) Perreault*
L'ANNONCATEUR: *Luc (Angèle Arsenault) Bonin*

COURRIER ORIGNAL

Test de compétence linguistique

Indication: Ne pas utiliser d'assouplissant

Ces quelques lignes vont sûrement soulever l'ire chez plusieurs étudiants, mais il n'en peut être autrement. L'article paru dans le dernier numéro de l'Orignal, suggérant un certain assouplissement des règlements de notre fameux test de compétence linguistique, mérite quelques commentaires, qui ne se veulent pas une attaque à l'auteur de l'article en question.

Serge Bernier

Croyez-vous sincèrement que le genre de questions posées à l'examen puisse faire une différence dans le taux de réussite? Les opinions émises sur papier importent peu. N'est-ce pas la capacité de rédiger, de comprendre les textes et d'écrire correctement qui sont essentiels?

Les matières universitaires exigent une pratique constante de la lecture, de l'écriture et de la composition. L'ajout des cours LIP a non seulement aidé un grand nombre d'étudiants à approfondir leurs connaissances de la langue française mais également, à réussir leur test de compétence. Alors pourquoi ne pas accroître le nombre de cours offrant cette composante? Pourquoi ne pas offrir des cours de 1ère année strictement axés sur la grammaire, l'orthographe et la composition française? L'administration répliquerait que ceci est la responsabilité de l'école primaire et secondaire. Soit, mais il reste qu'entre temps il y a visiblement une lacune quelque part. Si le problème n'est pas corrigé à sa source, je ne vois pas comment le taux de réussite pourrait augmenter.

Je n'ai nullement l'intention de m'aventurer dans un débat linguistique. Par contre, les problèmes auxquels font face notre langue doivent être pris au sérieux. L'objection classique qui veut que nous, Franco-Ontariens, soyons constamment entourés de l'anglais qui influence inévitablement et appauvrit notre langue, ne tient plus! Nous n'avons qu'à regarder ce qui se passe au Québec pour nous apercevoir que les étudiants québécois rencontrent des difficultés semblables aux nôtres.

Il est évident que la qualité du français dépérit. Lorsque l'on prend quelque chose pour acquis, il y a de grandes chances qu'on la perde. Heureusement qu'il existe des organismes qui travaillent et veillent à ce que ceci ne se produise pas avec notre langue.

Je sympathise avec ceux qui, à maintes reprises, échouent leur test. Néanmoins il faut que chacun de vous fasse un examen de conscience pour chercher à savoir si vous tenez à réussir ce test seulement pour avoir votre diplôme ou si vous tenez réellement à votre langue.

Ceci dit, faites-vous relire par quelqu'un de compétent qui pourrait corriger vos fautes et indiquer vos faiblesses. Lisez. La clé d'un certain succès réside dans la lecture. Le français est une langue qui se lit, s'écrit, se parle, se travaille; bref, se vit. Parfaire la langue est un exercice et un défi de taille, qui en vaut toutefois la peine.

Assouplir le test de compétence n'est pas une solution au problème. En somme, la seule qui puisse exister est la persévérance et le travail!

l'Orignal déchaîné

Rédaction:
Marie-Noël Shank
Geneviève Ribordy

Correction:
Normand Renaud
Natalie Melanson
Geneviève Ribordy

Trésorier: Pierre Perreault
Publicité: Luc Bonin

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 675-4813

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro et est publié deux fois par mois. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés ($22 pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Luc Bonin au 675-4813. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans L'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais
le mercredi 10 avril
La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est
le mercredi 3 avril

Les orignaux attendent TA collaboration!

Ce sera encore meuh avec toi!

Complainte d'une femme francophone de service

Il y a à l'Université Laurentienne une catégorie de personnel enseignant particulièrement recherchée de nos jours: je veux parler des femmes francophones.

Dotées de deux avantages (!!??) qui sont le sexe (...) et la langue (...), ces femmes, minorité au sein de deux minorités, jouissent de demandes constantes de la part des divers comités de l'université et ce pour accomplir une tâche qui va de la simple représentation à la participation effective.

Tout en me demandant quel est le comité qui n'a pas encore sa femme francophone de service, je n'ose encore officiellement poser cette question de peur de m'en voir coller un autre sur le dos! (A propos, pour l'an prochain, vous pouvez me rayer de vos listes: c'est NON...)

J'ai en effet cette année, croyant en toute bonne foi (périphrase indulgente pour signifier la niaiserie) que l'on faisait appel à mon expertise professionnelle, accepté de figurer (c'est le mot qui convient) dans divers comités qui vont de ceux chargés de la sélection de directeurs d'unités à ceux chargés de la construction (ou reconstruction) de l'université. Parfois il m'a fallu assumer des présidences (car la galanterie oblige, n'est-ce-pas, quand vous êtes la seule femme du groupe!). D'autres fois au contraire, j'ai siégé en silence... et on a dû probablement m'apprécier encore plus!

J'ajoute que la femme francophone n'a pas un calendrier différent du reste de la communauté et qu'elle redoute autant qu'un(e) autre les instincts chronophages des comités.

Pour satisfaire les stéréotypes

Enfin, je me pose la question de la validité de la présence franco-féminine dans l'avancement de l'un et l'autre groupe. Je m'explique: une femme francophone n'est pas "naturellement" une militante de l'un ou de l'autre groupe et sa présence, réduite au rôle de secrétaire (autre mot pour présidente de comité) ou de potiche ne risque pas de faire avancer grand chose sinon que de conforter quelques stéréotypes qui ont la vie dure...

Cette complainte s'achève sur un vibrant appel à la relève: que nos confrères francophones fassent un effort pour changer de bord, ce qui en ces temps de féminisme affiché risquerait d'être rentable; que nos consoeurs anglophones fassent l'effort d'apprendre le français ou du moins quelques phrases passe-partout qui donneraient l'illusion du temps en anglais. En espérant que cet appel de détresse ne tombera pas dans l'oreille d'une sourde...

Muriel Usandivaras
Une femme francophone de service
et (pas) fière de l'être

Eratum

Nous aimerions corriger une erreur qui s'est infiltrée dans le dernier *Orignal Déchaîné*, dans l'article de Didier Kabagema, *Un téléthon au Grand Salon*. Nathalie Ouellette est employée de TVOntario et non de Radio-Canada. D'autre part, les organisatrices du téléthon étaient plutôt Lise Tardif et Lise St-Onge. Nous tenons ici à souligner le succès de ce téléthon qui a réussi à prélever 67 000 $ pour la chaîne française.

Comment les Franco-Ontariens se manifestent

Mourir de trop gueuler

Samedi 9 mars a eu lieu, au Carrefour francophone, le troisième colloque régional de la consultation *Notre place... Aujourd'hui pour demain*. Ce colloque était la deuxième phase d'une consultation de tout l'Ontario français, qui a pour but d'étudier la situation des Franco-Ontariens; de tenter d'établir des moyens d'assurer le développement, sinon la survivance, de la francophonie chez nous; et de nous permettre de contribuer *activement* à la redéfinition de l'Ontario et du Canada de demain.

Natalie Melanson

L'avant-midi a vu d'excellentes présentations de la part de représentants de différents secteurs de notre société, par exemple les services sociaux, l'éducation, Prise de Parole. L'après-midi était consacré à différents ateliers, dans lesquels on a discuté des différents secteurs de développement où on voudrait assurer l'usage et les services en français, par exemple la culture et communication, les collèges et universités, les services de santé, l'économie. Dans ces ateliers avaient lieu des discussions ouvertes entre l'animateur et les participants au sujet des solutions possibles. Et les discussions étaient bien animées, la majorité des participants à ce colloque semblait tout-à-fait prête à faire ce qu'elle pouvait pour assurer notre survivance, à nous Franco-Ontariens.

Par contre, c'est après le colloque, même immédiatement après, que nous avons vu ce que les gens sont prêts à faire. Bien qu'on ait annoncé à quelques reprises la manifestation contre les coupures de Radio-Canada, qu'on leur ait même mis les affiches entre les mains, la majorité est vite partie, vite rentrée chez elle à la chaleur de sa maison. Voilà ce que les Franco-Ontariens sont prêts à faire: gueuler tout haut, en agissant tout bas.



Les quelques valeureux manifestants contre les coupures de Radio-Canada

Mais les coupables sont plus nombreux. Il y avait des affiches partout à l'université, on avait annoncé dans l'*Orignal*, un bon nombre de personnes nous avaient promis leur participation. Pourtant la manifestation n'a rassemblé qu'une quarantaine de personnes. Où étaient tous ceux qui se sont montrés *en criss* lors des coupures? Trop occupés? Ils étaient bien prêts à s'amuser à la *Nuit sur l'étang*, par contre.

Il est temps qu'on arrête de gueuler et de vouloir nos droits: ce n'est pas assez de vouloir. On ne peut pas en bénéficier si on n'agit pas. Les autres ne le feront pas pour nous: nous devons nous-même passer à l'action. Sinon, nous allons tout simplement mourir - d'aller à trop de réunions pour savoir ce qu'on *devrait* faire.

Francophone? Non! bilingue

L'idéologie bilingual persiste

Robert Poisson

Nous avons eu depuis déjà quelque temps l'occasion de voir tapisser nos murs universitaires d'affiches électorales de la SGA. Sauf quelques exceptions, nous avons encore été servi en anglais.

Le geste posé par cette association soi-disant "bilingual" nous prouve une fois pour toutes la réalité de cette université. Des murs entiers, jusque dans les toilettes, sont tapissés de slogans anglais et, pour arracher quelques votes de plus, de noms francophones traduits "à l'anglaise".

Bien sûr, nous ne pouvons affirmer que tout l'éveil diplomatique de la "bilingual association" doit être traduit par ce simple geste. Mais n'oublions pas que l'année prochaine quelques-uns de ces candidats(es) siégeront au sein de cette association jalousement convoitée et à en juger par le médium de leur publicité, la "Laurentian Bilingual University" n'est pas pour demain.

Fausseté du bilinguisme

Cette conception de l'irréalité du bilinguisme ne se fait pas simplement sentir sur nos murs tapissés. Non! Il se fait sentir aussi entre les portes de cette école.

Pour le simple universitaire anglo-américanisé, la question du bilinguisme est le dernier de ses soucis. Des universitaires qui ne peuvent même pas répondre en français et défendre logiquement l'affichage des résultats électoraux en anglais seulement, qui, par dégoût, ou avec assurance, répondent "Sorry, you asked the wrong guy", ou le bon Samaritain franco-anglais qui te répond dans sa langue maternelle "Écoute, on n'est pas au Québec icitte", sont la preuve flagrante que cette université n'est pas la nôtre, mais la leur.

Arrêtons donc de nous leurrer. On n'avancera à rien avec ces perceptions congestionnées de préjugés. Il faut démystifier le mythe "bilingual". L'équité est impossible lorsqu'une majorité fait régner pareille immaturité. Soyons réalistes et regardons, une fois pour toute, le problème en face.

Vivre notre langue

Il faut donc commencer par nous affirmer si nous voulons donner un jour la chance à nos enfants de vivre et de penser en français dans une réalité concrète et établie. Il faut donc reconnaître que nous sommes chez nous icitte et que vivre en français n'est pas un privilège mais un droit, le droit d'une culture, d'un folklore qui nous appartient. Comment un anglophone peut-il comprendre ça?

Un philosophe a écrit un jour qu'il est impossible de comprendre une situation sans l'avoir vécue. Sans cela, les perceptions que l'on en tire ne sont que des jugements non fondés. Comment alors nos voisins anglophones pourraient-ils concrètement satisfaire à ce besoin qui est dans nos tripes? Comment pourraient-ils, politiquement, satisfaire à notre réalité, nos perceptions de la vie. Cela est pratiquement impossible.

Il faut donc nous prendre en main, nous soutenir et vivre concrètement ce que le français a toujours été, une grande famille qui se tient les coudes et qui avance ensemble.

Pour en arriver un jour à cette réalité, il faut donc, et je répète, "s'affirmer en tant que Francophone". Si je persiste à mentionner cette phrase c'est parce que j'entends régulièrement autour de moi des Francophones s'identifiant comme étant bilingues.

Pourquoi bilingue

Je n'ai rien contre cette position, mais je n'arrive pas à la comprendre. S'y cacherait-il, par hasard, une certaine honte de sa propre identité, la honte d'une culture mal apprise?

On me répond que c'est parce que l'on vit dans un milieu anglophone. D'accord, je suis capable d'avaler ça, mais en quoi le fait d'être francophone change-t-il cette position? Quelle est donc la différence entre être francophone ou bilingue.

Est-ce parce que l'on ne maîtrise pas sa langue parfaitement, ou peut-être à cause des fautes d'orthographe? Pourquoi adopter ce statut-quo? Car si je comprends bien le terme bilingue, c'est enchevêtrer deux cultures différentes puisque bilingue dans l'idéologie ontarienne veut dire 50% anglais - 50% français. Etre bilingue est donc un statut-quo.

Au fond des tripes

Non! Je ne peux pas croire ça. Il doit y avoir très certainement dans ce terme "bilingue" une raison pour laquelle ils demeurent quand même francophones. Sans cela, ils auraient fait le bond vers l'autre rive. Il y a sûrement quelque chose qui est resté accroché, quelque chose qui les rend quand même fiers d'être francophones. Oui sûrement. Car être francophone c'est plus que l'orthographe, c'est plus que la langue, c'est une réalité du fond des tripes. J'espère qu'un jour ils laisseront la place à leurs tripes et qu'un jour, ils se considéreront avant tout comme francophones et ensuite bilingues.

On a besoin d'eux comme francophones. On a besoin d'eux pour croire et bâtir notre avenir.

Paul Demers (le chanteur) disait: "Il faut prendre notre place avant que quelqu'un d'autre la prenne pour nous autres".

Donnez-nous la chance de croire à notre université, à notre ligue de hockey et de ne jamais oublier que "Croire c'est agir".

Le fil d'Ariane de la francophonie

Coopérer pour survivre I

La fable du fil d'Ariane est une excellente métaphore: elle représente bien le lien entre tous les coins et toutes les communautés francophones qui leur permettra de survivre et de s'épanouir dans un contexte minoritaire.

Louise Robichaud

Les francophones hors-Québec ont toujours été une minorité manipulée par la majorité, forcée à demeurer dans sa situation d'inactivité. Il n'est donc pas surprenant de voir un phénomène d'assimilation chez les jeunes francophones. Les forces de conversion sont trop fortes et trop séduisantes pour qu'une petite communauté francophone locale puisse les affronter et réussir.

L'histoire des Franco-Ontariens explique beaucoup cette impuissance des communautés francophones qui tentent de conserver vivante leur culture. Les francophones, par le passé, n'avaient pas les mêmes occasions que les anglophones d'obtenir une éducation dans leur langue maternelle. Alors la grande majorité des francophones obtenaient des emplois manuels et des emplois où une spécialisation n'était pas nécessaire. Les francophones n'avaient pas accès aux positions de pouvoir. Ils n'avaient donc pas la chance d'influencer leur milieu en imposant des décisions qui favoriseraient leur langue.

La chance sourit

Cependant, depuis quelques années, les jeunes francophones sortant du secondaire veulent avoir les mêmes chances que les autres Canadiens. L'éducation post-secondaire s'est développée et se développe encore en offrant des diplômes en français en diverses disciplines. Ceci est un pas vers l'avant. Les francophones ont aujourd'hui une chance de se développer, plus qu'il n'était possible il y a vingt-cinq ans. Mais il y a quand même beaucoup de chemin à faire.

Le progrès doit continuer. La clé de la survie des Franco-Ontariens repose dans l'union des communautés francophones pour établir une stratégie de développement économique. La survie d'une langue passe par l'économie. Elle doit être la langue de travail, de la décision et de l'économie. Les francophones ont donc besoin d'un réseau économique grâce auquel ils pourront s'exprimer librement et donner à la jeunesse francophone une fierté de leur langue et le goût de continuer à grandir dans cette langue.

Dispersion géographique

Le plus gros obstacle est la dispersion géographique des francophones. Les grandes distances entre les diverses communautés nuisent à cette action collective nécessaire. Cet obstacle n'est pas insurmontable puisque, sur la scène internationale, les pays ont vaincu de grandes distances pour faire du commerce avec d'autres pays éloignés. Pourquoi les Franco-Ontariens ne pourraient-ils pas vaincre leurs distances moins grandes?

Le modèle coopératif est le moyen le plus efficace par lequel un groupe peut réunir ses forces et agir afin d'améliorer sa situation. Car une entreprise coopérative continue à vivre même lorsque les membres fondateurs ne sont plus là. La continuité de l'entreprise est assurée. Elle peut ainsi répondre aux objectifs de plusieurs générations.

Ce système pourrait permettre de donner des services en français et de développer un milieu francophone solide. Pour une entreprise, les services en français ne sont pas rentables car la population est petite et très dispersée. Pour une coopérative, ils sont réalisables. Elle ne recherche pas les profits comme les autres entreprises. Les possibilités de développement de la culture et de la langue française hors-Québec à travers les coopératives sont énormes.

Grâce à l'implication des francophones hors-Québec et à un leader, cette vision pourrait devenir réalité. Il est tout à fait raisonnable de voir ces leaders venir du mouvement des caisses Desjardins, car là, il y a déjà un réseau en place qui touche chaque communauté francophone.

Le mouvement des caisses Desjardins reconnaît qu'il a comme but de servir d'outil au développement de la culture canadienne-française, mais il se limite aux services financiers. Son travail est significatif. Il devra cependant envisager à l'avenir de nouvelles initiatives afin de répondre réellement au rêve de son fondateur, Alphonse Desjardins.

J'implore les francophones de se réveiller maintenant et de choisir une stratégie agressive afin de passer à l'action, de renforcer cette solidarité et d'assurer la survie des francophones hors Québec. Je les implore aussi de se réunir et d'utiliser leur force pour se tailler une place dans notre économie d'aujourd'hui et de demain.

Hier les rêves. Aujourd'hui l'action.

Coop vs assimilation

Coopérer pour survivre II

Comme nous le savons tous, les Canadiens-français doivent affronter la menace de l'assimilation. Partout où l'on va, on nous adresse surtout en anglais, par exemple dans les dépanneurs, les cinémas, etc... Par contre, il y a quand-même certains endroits où le cas est différent, par exemple dans les caisses populaires. C'est parce que ce sont des coopératives, des entreprises où ce sont les membres qui sont propriétaires.

Norman Piché

Dans ces endroits, on ressent la fierté d'être francophone, puisque les gens se sont fait membres d'une entreprise où ils sont libres de s'exprimer dans leur langue maternelle. Ceci souligne le fait que les coopératives sont de bons exemples d'endroits où les gens peuvent vivre et s'exprimer totalement en français.

Quant à l'assimilation, la solution n'est pas tellement difficile: il faut que les francophones fassent un effort *ensemble* pour conserver leur langue et aussi pour la renforcer. C'est donc ici où l'idée de coop entre en jeu. La coopérative est une idée géniale et très efficace pour nous aider à lutter contre l'assimilation. Elle est aussi un instrument qui permet l'épanouissement de notre langue. Il faut surtout prendre en considération le fait que les coopératives n'ont pas comme but de maximiser leurs profits comme toutes les autres entreprises capitalistes.

Ces entreprises deviennent aujourd'hui de plus en plus nombreuses, par exemple les caisses populaires, les coop d'habitation, les épiceries, les coop de loisirs etc... La formule coopérative nous aide donc de plusieurs façons. C'est un instrument formidable qui nous peut aider à lutter contre l'assimilation en valorisant notre langue et notre culture. À l'avenir, il y aura plusieurs communautés entièrement francophones. Ce sera alors un "regroupement des forces francophones".

Ce serait formidable de voir plusieurs autres personnes se joindre à ce mouvement, car il faut qu'on fasse un effort pour réunir nos forces et nos talents afin de nous créer un avenir meilleur, et d'assurer la sécurité de notre langue et de notre culture.

Une citation résume tout ceci: "Il est de loin préférable de s'unir pour la vie plutôt que de lutter pour la survie", et le mouvement coopératif est un bon outil de développement qui peut nous aider!

QU'OSSÉ TU PENSES ?

Propos recueillis par
Josée Perreault

L'Orignal déchaîné, fièrement orné de son panache, a voulu vérifier si ses lecteurs sont tout aussi fiers du leur:

Si tu devais remplacer une partie de ton corps, choisirais-tu:
a) les oreilles du Prince Charles ***b) la bouche de Jean Chrétien***
c) la "quéquette" de Roy Dupuis ***Et pourquoi?***

Stéphane Roy
2ième année
Psychologie

"Les oreilles du Prince Charles à cause que ça me donnerait un air sophistiqué."

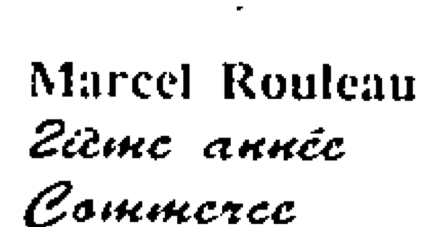


Sydney Corriveau
3ième année
Éducation et Français

"La 'quéquette' de Roy Dupuis parce que mes culottes sont toutes trop 'lousses' dans la 'crotch'."



Marcel Rouleau


2ième année
Commerce

"La bouche de Jean Chrétien... car je n'aimerais pas ressembler à Dumbo (Prince Charles) et pas la 'quéquette' de Roy puisque qui dit qu'elle est meilleure que la mienne?"

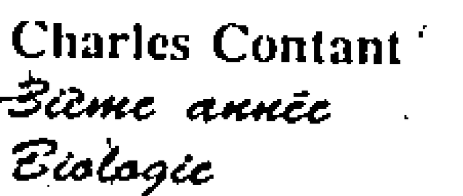


Pierre Perreault
3ième année
Sciences Politique et Histoire

"J'voudrais mieux la bouche de Jean Chrétien car je m'envolerais avec les oreilles du Prince Charles et je suis persuadé que Roy Dupuis a un défaut pis y'é dans ses culottes son défaut."



Charles Contant

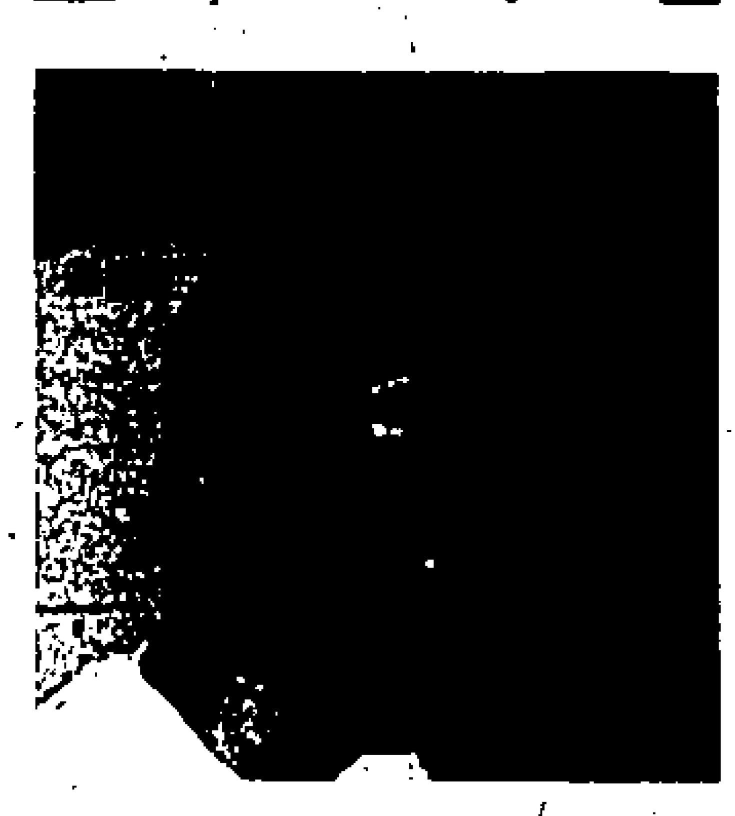

3ième année
Biologie

"Les oreilles de Prince Charles car elles ont déjà été proches des cuisses de la Princesse Diana"



Denis Bazinet
2ième année
Ordinatique et Maths

"La bouche de Jean Chrétien parce qu'il sait comment la claquer."



Un photographe sans limites

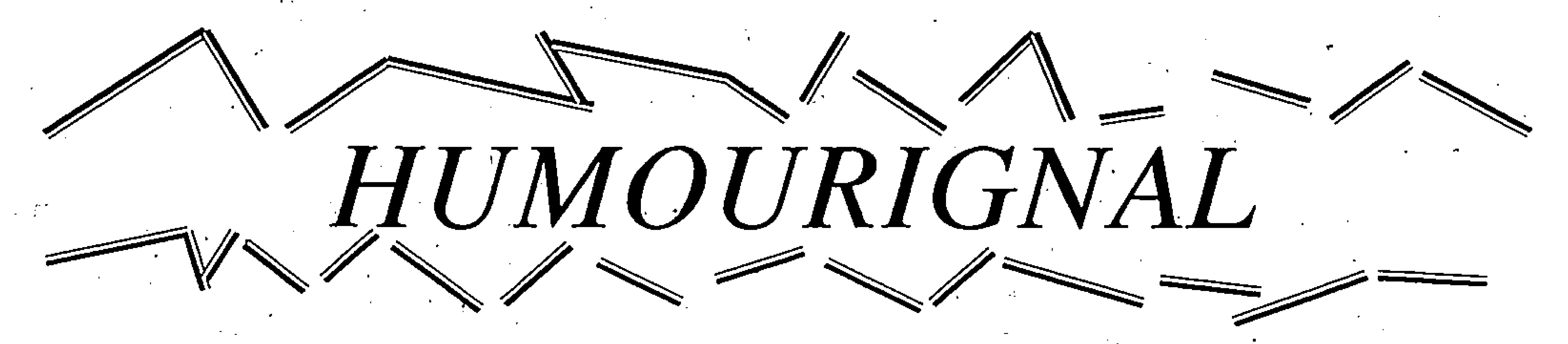
Incroyable mais vrai! Nombreux sont ceux qui viennent aux Studios Love Unlimited pour des portraits et qui découvrent qu'ici, dans la capitale mondiale du Nickel, existe l'un des meilleurs photographes du Canada. C'est vrai. Les Studios Love Unlimited ont été créés en 1973 par Ilija Galic, un photographe acclamé internationalement, et le premier photographe professionnel certifié de Sudbury. Dès le début, le studio s'est donné le mandat de fournir des produits de première qualité. Aujourd'hui, on applique toujours les mêmes standards d'excellence qui ont mené le studio au sommet du monde de la photographie de portraits et de mariages.

Les créations de Galic ont été acclamées nationalement et internationalement. Il a gagné de nombreux prix aux niveaux provincial, national et international. En 1988 et en 1989, il a reçu le Prix du photographe de l'année à l'occasion de la journée internationale. Il est le seul Canadien à s'être vu attribuer ce prix deux fois en deux ans.

Son travail acquiert continuellement une renommée mondiale et des prix d'importance de la part de Wedding Photographers International, de Professional Photographers of America, Canada and Ontario. Son travail a aussi représenté les photographes professionnels de l'Ontario. Deux photographies de Galic ont été acceptées dans le "National Travelling Loan Collection" des Photographes professionnels de l'Amérique Inc., une association internationale. Ces deux photos ont aussi été choisies par Kodak et présentées à l'exposition internationale prestigieuse de l'Epcot Centre, Disney World, en Floride, en octobre et novembre 1989, et de nouveau en 1990, où elles ont pu être admirées par plus de deux millions de personnes.

Les photographies de Galic ont aussi été publiées dans de nombreuses revues internationales, dont *The Rangefinder*, l'une des revues les plus importantes des photographes professionnels, et *The Wedding Photographer*, la publication officielle de Wedding Photographer International. Galic a fait lui-même l'objet de nombreux articles de journaux, à la fois en anglais et en français. Il est passé à la télévision de nombreuses fois, à la Radio CBC , et a été la star de MCTV-Image North et du documentaire de Cable TV, "Man About Town".

Mais surtout, Ilija Galic croit que sa prochaine photo sera la meilleure. Avec sa femme Rita, photographe elle aussi, il promet la qualité et le service personnalisés qui sont la règle et non l'exception aux Studios Love Unlimited.



Tu sais que le printemps approche quand...

- *à force d'entendre couler l'eau partout dans la rue, ça te donne envie d'aller au petit coin ;*
- *tu ne sais pas si tu as la fièvre du printemps ou bedon la fièvre des foins ;*
- *tu rêves de plus en plus souvent de calebiner ton prof du haut du 11e étage, en souriant à la pensée qu'il n'y a plus de banc de neige pour briser sa chute ;*
- *les enfants de Sudbury font des mud pies avec les crottes de chien frais chiées ;*
- *les enfants de Kapuskasing font des mud pies avec les crottes d'orignal frais chiées;*
- *le parking "amène ton lunch" (celui qui se trouve loin loin loin au bas de la côte) est rempli non pas de voitures, mais de boette (ou est-ce de crottes d'orignal ?) ;*
- *quand tu sors tes petites bottes de caoutchouc noir avec le cowboy rouge sur le bord ; (botte ? caoutchouc ?)*
- *quand ton prof de philo chantonne «beau printemps, dis, quand reviendras-tu, pour faire pousser les feuilles pour me torcher l'c...»*
- *quand le cerne blanc sur le bas de ton pantalon est rendu aux genoux;*
- *au printemps, la nature se dégèle, les tiges r'lèvent, les bourgeons gonflent; maudite concupiscence...*
- *quand la chatte du voisin devient soudainement beaucoup plus affectueuse ;*
- *quand la fille du voisin devient soudainement beaucoup plus affectueuse ;*
- *quand la femme du voisin devient soudainement beaucoup plus affectueuse ;*
- *quand le voisin devient soudainement beaucoup plus affectueux .*

Tenez-vous bien, le printemps s'en vient !

Trésor de la langue française

Le Petit Kabagema illustré

Ce n'est certes pas par hasard que le dictionnaire qui, lorsqu'il paraîtra, révolutionnera la pratique quotidienne de la langue française, porte le nom du lauréat du concours "Les orateurs de demain", récemment tenu à l'Université Laurentienne. C'est bien la preuve que parler le Kabagema, ça garantit le succès dans la vie.

Fier de ce succès de l'un des siens, l'équipe de l'Orignal redouble d'érudition pour vous proposer dans ce numéro encore une autre fournée des élégants vocables du français d'aujourd'hui.

Quiconque voudrait des cours intensifs sur ce nouvel avatar du français n'a qu'à venir participer au dernier montage du journal pour l'année 90-91. Ce sera le samedi 6 avril. Entretemps, gardez l'oreille ouverte : le Kabagema, ça ne s'apprend pas, ça s'attrape !

EXCITÉ (adj.): Citer son "ex". *Avant de l'embrasser, elle l'a excité.*

GASPILLER (v.): Piller de l'essence. *Au Koweït, Saddam a gaspillé les puits de pétrole.*

LUTTER (v.): Jouer du luth. *Roméo a lutté sous le balcon de Juliette.*

MACHIAVÉLIQUE (adj.): Obsédé du MacDo. *Quand la faim le prend, il devient machiavélique.*

POIREAUTER (v.): Roter pesamment. *C'était plate! On n'a pas arrêté de poireauter à cette réunion machiavélique.*

PROTESTER (v.): Tester des sportifs professionnels. *Ben Johnson n'a pas peur d'uriner avant d'être protesté.*

RECOURIR (v.): Courir à nouveau. *J'ai manqué de lait.; j'ai dû recourir au magasin.*

SOURCILLER (v.): Puiser de l'eau dans une source. *J'ai sourcillé: le puits était vide.*

SUPER-MARCHÉ (v.): Marcher rapidement. *J'avais faim et il était pressé: nous avons super-marché.*









"The Death of René Lévesque" de David Fennario

Les Québécois le prennent mal

Faut le faire: un dramaturge anglo-montréalais aborde, en anglais, avec des comédiens de langue française, un sujet aussi tabou qu'aurait été la sexualité au pays de Maria Chapdelaine. Voilà un défi de taille, qui n'est relevé qu'en partie dans cette création du Centaur Theatre, qui en est à sa 22ième saison.

Robert Dickson

Six personnages, quatre hommes et deux femmes, ayant connu ce "saint martyre" du nationalisme québécois monologuent, je dis bien, sur la montée -- et la rechute -- du Parti québécois. Alternance de passions, de prises de conscience politiques, de déceptions. On y rencontre Barbotte, chansonnier marginal et raté; Jacques Beaubien, intellectuel devenu felquiste devenu... péquiste; Hélène Duval, bourgeoise d'Outremont, plus tard l'amante de Jacques; Jean-Louis Demers, président du P.Q.; Gérald Martin, syndicaliste; et Chantal Fortin, qui sera la maîtresse de Lévesque. Cette galerie de personnages saura jeter autant d'éclairage sur les années d'optimisme, et de naïveté politique qui s'ensuit. Toute l'action de la pièce se déroule "en coulisse", dans les minutes qui précèdent l'arrivée au podium des personnages qui prendront la parole aux cérémonies marquant le premier anniversaire de la mort de Lévesque.

Presse francophone à l'assaut

Interviewé par le critique Jean Beaunoyer de *La Presse* quelques jours avant la première, le dramaturge David Fennario disait vouloir donner l'impression aux spectateurs anglophones d'avoir vu une pièce en français. "Ce qui m'intéresse plus précisément ce n'est pas la langue mais le virage du PQ vers la droite, l'évolution du nationalisme de gauche à droite", ajoutait-il. Marxiste, Fennario dit avoir voulu faire une critique de la social-démocratie, et en même temps sonder le personnage de Lévesque, cet "être de contradictions" qui a fasciné les Anglo-Québécois.

Mis en scène par Paul Thompson, une des forces motrices du théâtre nationaliste anglo-canadien (*The Farm Show, 1837...*), avec une bonne distribution dont Marcel Aymar (TNO, CANO, Cris et Blues, etc.), *The Death of René Lévesque* semblait avoir tous les atouts pour réussir, surtout après l'énorme succès de *Balconville*, qui avait fait de Fennario un des grands auteurs de théâtre au Canada. Mais à part Beaunoyer, plutôt sympathique, la presse francophone de Montréal rugit, moins contre la pièce elle-même que contre le fait qu'un "anglais" ait osé traiter un tel sujet. Robert Lévesque (aucun lien de parenté avec René, que je sache) du *Devoir*, se lève à la fin de la pièce le soir de la première pour crier chou, avant même de faire la descente en règle obligatoire dans les pages du journal. Même scénario dans la revue *Voir*: critique idéologique, rien sur la pièce, la mise en scène, les comédien.ne.s...

Un peu décevante

Qu'en est-il au juste, de la pièce? Principalement, à mon sens, une mise en scène statique qui sert mal le texte, qui empêche toute interaction physique/émotive entre les personnages, pourtant reliés entre eux sur plusieurs plans. Étonnant chez Thompson, pourtant reconnu comme innovateur depuis des années. Réduits à monologuer, assis ou debout à coté de leur chaise, les comédien.ne.s parlent passionnément, à défaut d'une réelle incarnation physique. Seul Marcel Aymar dans le rôle de Barbotte, désabusé, cynique, déambule avec sa guitare acoustique, ses bribes de chansons satiriques ponctuant l'action. Ce "loser" a fonction de choeur grec, il domine physiquement l'action sur une estrade surélevée, affichant toute sa douleur au grand jour. Le personnage de Gérald Martin, syndicaliste, qui rappelle Louis Laberge, a aussi d'excellents moments.

En coulisse, on apprend que le spectacle n'a trouvé sa séquence finale définitive qu'à deux jours de la première. Les affres de la création, quoi. La tension, voire l'hostilité qui a entouré cette création n'auront peut-être pas été étrangères à certaines lacunes scéniques. Et c'est dommage, parce que Fennario est un dramaturge de taille, et que le texte est à la hauteur. Mais quand certaines instances de la société -- notamment chez les médias -- cherchent à refuser carrément le droit de parole à d'autres (pensons à la crise de l'été dernier), on est en droit de poser des questions, des sérieuses. Au fond, rejeter d'emblée cette pièce pour de prétendus écarts idéologiques, c'est comme taxer les livres: c'est imposer l'ignorance.

À en perdre le souffle



Du 20 au 30 mars, *Deuxième souffle* sera de passage à Sudbury à la Salle Jubilee. Une création de Robert Marinier et de Dan Lalonde, cette pièce se prépare en prévision d'une importante tournée ontarienne. Elle est le résultat des efforts conjoints du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Théâtre français du Centre national des arts. Sylvie Dufour, directrice artistique du TNO depuis juillet 1990, en fera la mise en scène. Ça s'annonce bien comme production.

Michel Bock

Cette "aventure 'tragicomique'" fera valoir les talents artistiques de plusieurs gens de chez nous, c'est-à-dire du Nouvel-Ontario. En effet, la plupart des comédiens sont originaires du Nord de l'Ontario, ce qui ne fera qu'accroître la renommée du TNO aux quatre coins de la province. Jean-Claude Marcus, directeur du programme de Développement en région du Théâtre français du CNA, affirme qu'une "nouvelle décade s'engage et le TNO va poursuivre son double cheminement: produire du théâtre professionnel dans un esprit de développement communautaire et du théâtre communautaire avec une conscience et des exigences professionnelles. Le Théâtre français du CNA continuera d'épauler l'équipe du TNO et de collaborer à ses projets d'envergure".

Inutile de dire que les amoureux du théâtre franco-ontarien attendent l'arrivée de *Deuxième souffle* à Sudbury avec impatience. Et avec raison! Cette production promet de divertir les gens de tous les âges, tout en contribuant à l'essor culturel de notre communauté.

Les billets sont présentement en vente dans les Caisses populaires St-Jean de Brébeuf et Lasalle, à l'AEF de l'Université Laurentienne, au Carrefour francophone et au TNO, 90 rue King. Pour des réservations via MasterCard ou Visa, veuillez communiquer avec le TNO au 675-5606. Tous y sont très cordialement invités.

Deux artistes bien vernis

Du 2 au 29 avril, la Galerie du Nouvel-Ontario présente les oeuvres de deux artistes locaux, Ingrid Udeschini et Mary Jowsey.

Quoique nos deux artistes travaillent avec une variété de médiums, Ingrid s'intéresse particulièrement au pastel et au fusain tandis que Mary préfère l'impression et le dessin sur soie.

Le vernissage aura lieu le vendredi 12 avril de 19h00 à 21h00. Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec Danielle Tremblay au 675-6493 poste 123.

ART RIGNAL

La Nuit sur le Grand 91

Une nuit à taire les grenouilles

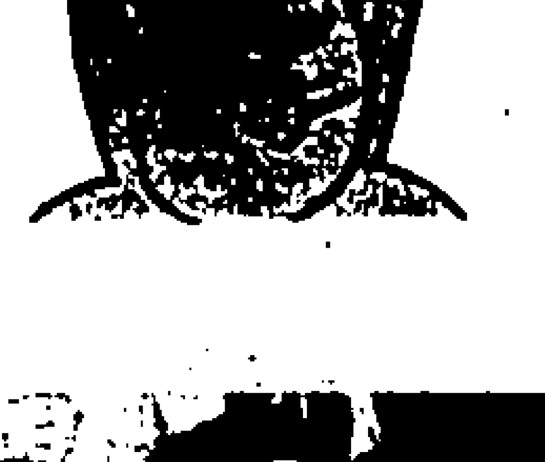
Il faisait nuit. Les lueurs dansaient à l'horizon. Les quenouilles ornaient l'entrée de la mare. Mais les grenouilles ne chantaient pas et les oiseaux ne sifflaient pas.

Geneviève Ribordy

On était à la Nuit sur l'Etang 1991, dix-huitième du nom. Les grenouilles avaient émigré de leur marécage d'origine à un lac plus grand, plus beau, plus impressionnant. Et elles en étaient abasourdies, elles en avaient perdu leurs cordes vocales.

Le Grand Théâtre était presque parfait pour la Nuit 91. Plus grand, plus pratique, il a accommodé presque mille invités. Son acoustique et son éclairage, combien de fois supérieurs à ceux du Fraser, ont rendu justice aux artistes qui se présentaient sur la scène. La proximité du bar rendait plus présents aux fêtards les présentations qui se tenaient dans la salle d'à côté. Il était même possible de courir rapidement au bar et, avec la chance de ne rencontrer personne, vite avaler la bière du last call en ne manquant qu'une seule chanson de Vilain Pingouin! Je sais, je l'ai fait! Et bien sûr, le Grand était plus pratique pour tout le monde: artistes, médias, organisateurs, spectateurs... Une bonne idée à répéter, sans aucun doute.

Artistes de calibre



Les artistes, aussi, avaient tous un calibre et une qualité qui ne pouvaient manquer d'impressionner. Gilles Lagrandeur, qui s'aventure à chanter en français, a réchauffé la salle. Brasse-Camarade, chansons fougueuses et énergie contagieuse, l'a fait vibrer. Michel Paiement, qui continue à faire chanter de lui, l'a enveloppé de ses chansons pénétrantes. Breen Leboeuf, presque redécouvert comme Franco-Ontarien, l'a fait rocker. Janie Renée, ses cheveux passés du blond au brun, son art mûri, l'a convaincu. Vilain Pingouin, cette gang un peu folle du Québec, l'a renversé. Vent d'est, vent de jeunesse, de force et de talent, l'a surprise. Oasis, enfin, comme la dernière bière à la fin de la soirée, l'a rassasiée, jusqu'à l'an prochain.

Des grands, les attentes n'ont pas été déçues. Et ils n'ont pas été déçus. Les membres de Vilain Pingouin ont remarqué qu'ils ne savaient pas à quel accueil s'attendre de Sudbury, et qu'ils étaient agréablement surpris. Breen Leboeuf, en soulignant que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus mis les pieds à Sudbury, disait, tout fier, que cela avait permis à sa soeur de venir l'entendre. La salle s'est emballée au son de l'ancien d'Offenbach. Elle sautait à pieds joints sur les hits tout nouveaux des Vilains Pingouins. Elle a retrouvé avec joie les ballades de Janie Renée, devenue maintenant une habituée de la Nuit sur l'Etang, et a accueilli avec entrain un style quelque peu nouveau et plus entraîné.

Brasse-Camarade

Grands gagnants

Mais les spectateurs ont aussi pu apprécier la valeur des artistes moins connus. C'est ainsi que le prix CBON pour la chanson la plus populaire, un phonogramme, est revenu à Brasse-Camarade; le prix SRC télévision Ontario/Outaouais du meilleur groupe, un vidéo-clip, à Oasis; la bourse Bertrand à Michel Paiement. Par ailleurs, le prix du Nouvel-Ontario, pour distinction en arts, a été attribué à Brigitte Haentjens.



Brigitte Haentjens





Michel Paiement

La soirée s'est terminée par une surprise, une surprise bien franco-ontarienne: *Notre place*, chantée par Robert Paquette et Paul Demers, qui se retrouvait cette fois en spectateur à la Nuit.

Il était trois heures du matin. Quelques grenouilles fermaient de l'oeil. D'autres allaient terminer une autre magnifique soirée ailleurs, la tête pleine de refrains et le coeur plein de fierté. Tous semblaient heureux et satisfaits de cette 18e Nuit sans sommeil.

Mais, pourquoi les grenouilles ne coassaient-elles pas à cette Nuit sur l'Etang?

Vilain Pingouin à la Nuit sur l'Etang

Des Pingouins qui savent voler

Après un concert de musique envoûtante suivi d'une finale magistrale et d'un baiser sur la main; il nous fallait rencontrer *Vilain Pingouin*. Grâce à la ferme amitié de Bernard Gervais et l'âme indulgente de Paul Demers, le directeur de *La Nuit sur l'étang*, le privilège d'aller rencontrer en coulisse ce groupe capotant nous fut accordé. Et quelle rencontre!

Nancy Rondeau
Pascale Ribordy

Pour vraiment rendre justice à *Vilain Pingouin*, il nous faut d'abord faire une esquisse de ce qui donne à ce groupe rock tout son caractère. Il est évident que la personnalité, les connaissances et les influences musicales de ses membres y sont pour quelque chose.

Les Pingouins

Rudy Caya, le chanteur principal de ce groupe québécois nous a fasciné par son charme mystérieux et son sens de l'humour. Dissimulé derrière un voile de subtilité, il représente néanmoins la force motrice du groupe. Du genre "raconteur", le rythme de sa voix exprime son ardeur enthousiaste pour le spectacle.

Le bassiste, Frederick Bonicard, a un charisme qui étreint la foule. De ses doux yeux charmeurs se dégage un brin de malice et de son sourire un vive enthousiasme pour son art. "Fred", comme l'appellent ses amis, dégage une véritable surcharge d'énergie; il est l'expression physique de la force de *Vilain Pingouin*. Sa maîtrise de la basse crée une certaine pulsion qui permet le contact du groupe avec son auditoire.

Rudolph Fortier, le premier guitariste, a un talent inné. Lorsque nous l'avons rencontré, trop brièvement, nous avons cru déceler en lui une joie de vivre fougueuse et intacte. Son sens de l'humour ajoute une touche de fantaisie à la mosaïque du groupe. Son rythme est pur, solide et séduisant.

Autant en spectacle qu'en personne, Claude Samson est impressionnant. Il a plus d'une corde a son arc, et c'est peu dire! Il possède une vaste connaissance de la musique et durant le concert, il a démontré sa maîtrise de plusieurs instruments dont la guitare, la mandoline, l'harmonica et l'accordéon. Ouf!



Il est certain que son style attrayant et sa musique variée font bon ménage avec le groupe, tout en lui donnant une touche originale.

Finalement, derrière tambours, cimbales et cloches, nous avons retrouvé Michel Vaillancourt qui lance une cadence tantôt douce, tantôt effrenée. La force de ses battements a séduit les spectateurs et a provoqué un jeux de pieds incontrolable.

La source pingouine

Ces membres aux talents variés unissent leurs idées et leurs goûts afin de produire une musique presque hétéroclite allant du rock au blues en passant par le western. Leur désir de s'exprimer transparaît dans les paroles sensées de leurs chansons et dans la variété de leur musique.



Vilain Pingouin a pris naissance à Montréal, il y a environ quatre ans. Depuis, l'excellence de leurs textes à la fois pertinents et intelligents alliée à de séduisantes mélodies leur a permis l'obtention, en 1988, d'une mention spéciale du jury de L'empire des futures stars. Leurs succès *Salut salaud*, *François* et *Le train* ont par la suite placé Vilain Pingouin au rang des vedettes de l'heure. A deux reprises, ils ont rempli le spectrum de Montréal.

Voilà trois semaines que le groupe est en tournée. Il leur reste encore quatre semaines de tournée au Québec dont la prochaine destination, après la *Nuit sur l'étang*, était le Havre Saint-Pierre!

Ils sont terre à terre, sympathiques et décontractés. Le terme "blasé" ne semble pas faire partie de leur vocabulaire. Il est évident que chaque membre du groupe est là pour nous, pour le plaisir et la joie du public.

Leurs paroles sont originales, les thèmes pertinents et le message sincère, ce qui nous a semblé rafraîchissant autant que séduisant.

Bref, ce groupe d'expression française s'harmonisait à merveille avec l'ambiance de la *Nuit sur l'étang*. Et, quelle idée de génie de les y inviter.

Tendez l'oreille car vous entendrez certainement encore parler de *Vilain Pingouin*. C'est à ne pas manquer!

UNIVERSITORIGNAL

Hockey féminin intra-muros

Victoire des Strokers

Les séries éliminatoires de hockey intra-muros pour femmes sont terminées et les Strokers de l'Université de Sudbury ont remporté le championnat alors que les LadyHawks de Huntington ont gagné le prix de consolation.

Denis Houde

La partie époustouflante entre les Strokers et Pheds s'est terminée en match nul de 1 à 1. Il a fallu alors départager le match avec des lancers de punition. Ce n'est qu'au quatrième lancer de punition que Lisette Johnson des Strokers a marqué le but qui allait mettre un terme à cette partie étourdissante. L'équipe de Phed était la préférée de cette grande finale puisqu'elle avait terminé au premier rang de la saison régulière. La gardienne de but des Strokers, Camy Koshousky, a été nommée la joueuse la plus utile à son équipe durant les séries éliminatoires. Les UC Ladyunicorns ont remporté leur match contre les SSR Shooters 2 à 1 pour s'assurer le troisième rang.

Dans la division B, les championnes étaient les Huntington LadyHawks qui ont remporté la partie 3 à 0 sur les Huntington IceBlasters. Les FlyingNuns ont emporté la troisième position en gagnant 1 à 0 contre les Outcasts.

Merci à toutes celles qui ont participé à cette activité qui a été un grand succès. Merci aussi à nos commanditaires: Multi-Graphics North, Taylor Sports, Burger King et Gatorade. Félicitations à tous, et nous espérons vous revoir l'année prochaine!

Rang

Equipes	PJ	PR	PP	PE	BP	BC	Pts
1. PHED team	7	6	1	0	46	7	12
2. U of S Strokers	7	6	1	0	37	10	12
3. UC Lady Unicorns	7	5	1	1	33	8	11
4. Huntington LadyHawks	7	3	2	2	30	20	8
5. SSR Shooters	7	3	3	1	36	20	7
6. Huntington IceBlasters	7	2	5	0	11	25	4
7. UC Flying Nuns	7	0	6	1	1	43	1
8. UC Outcasts	7	0	6	1	1	62	1

Compteuses	PJ	Buts	A	Pts
1. Lori Green (Hawks)	7	11	9	20
2. Lorraine Mcmanhon (PHED)	7	11	8	19
3. Sue Brisson (Shooters)	7	9	6	15
4. Sandy Farr (Shooters)	7	8	7	15
5. Sarah Margets (PHED)	7	7	5	12
6. Pam Hartnett (Strokers)	7	6	6	12
7. Sheri Oreily (Shooters)	7	4	8	12
8. Lise Fortin (PHED)	7	3	9	12
9. Vicky Wells (PHED)	7	5	6	11
10. Christina Melaney (Unicorns)	4	7	3	10
11. Denise Carrière (Strokers)	7	7	3	10
12. Michelle Yeo (Ice Blasters)	7	6	4	10
13. Jo-Ann Whitten (Unicorns)	7	5	5	10
14. Sheri Deputter (Unicorns)	7	4	6	10
15. Lisette Johnson (Strokers)	7	5	5	10

Aux collèges et universités:

89 000 000 $ de subventions

Le ministre des Collèges et Universités, M. Richard Allen, a annoncé récemment que les collèges et universités de l'Ontario recevront des subventions de 89 millions de dollars dans le cadre du programme provincial de reprise économique de 700 millions de dollars.

Au total, 65 projets à court terme seront réalisés dans 27 localités de la province. Ces subventions auront un effet marqué dans la vie de nombreux Ontariens et Ontariennes et leurs communautés, ainsi que des retombées à long terme pour notre réseau d'éducation postsecondaire, de dire M. Allen. «Les subventions annoncées aujourd'hui aideront à de nombreuses localités qui sont aux prises avec de graves difficultés économiques. Nous espérons que ces mesures de création d'emploi à court terme aideront à atténuer certains effets de cette récession», a expliqué le ministre.

L'Université Laurentienne a mérité une subvention de 1 240 000 $ pour des modification de l'édifice Parker ainsi qu'une subvention de 555 400 $ pour entretien différé.

Venez assister

Le Centre d'orientation et d'information (anciennement le Centre de développement des talents) invite des soumissions de candidature aux postes d'Assistants étudiants pour l'année 1991-1992 (en commençant au mois de septembre).

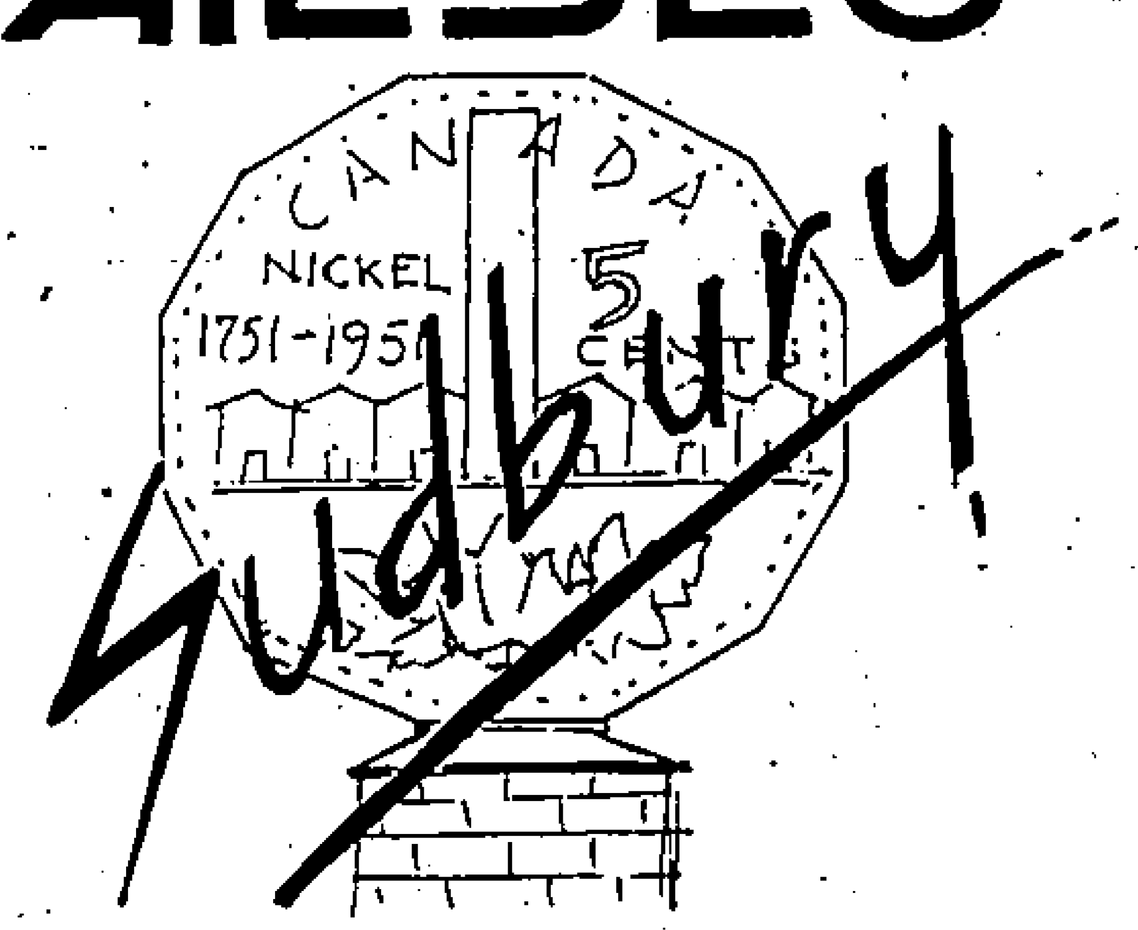
La durée de l'emploi est de deux semestres et le salaire est de 500$ par semestre.

Aptitudes: Les candidats doivent être étudiants de l'Université Laurentienne à temps plein ou à temps partiel. Le but de ce programme est de contribuer à l'amélioration de la qualité de vie pour tous les étudiants.

Les candidatures doivent être soumises avant le mercredi 3 avril au:

Centre d'orientation et d'information
Salle G-7, rue des étudiants
Résidence des étudiants célibataires.





Une association qui tente d'être sérieuse

AIESEC

AIESEC est un acronyme qui signifie Association internationale des étudiants en science économique et commerce.

L'idée qui circule dictant qu'un étudiant doit être en science économique ou commerce afin d'en devenir membre est absolument fausse. Même si ceci était le cas à l'origine, il n'en est plus de même.

AIESEC vous offre la chance de participer à des conférences nationales et internationales où vous rencontrerez des gens des quatre coins du monde. De plus, vous pourrez acquérir de l'expérience quant à la planification et à l'organisation d'événements. Grâce à AIESEC, vous développerez des habiletés en leadership. Enfin, cette organisation vous permettra d'établir de bons contacts dans le monde des affaires.

AIESEC ne comprend pas seulement du travail mais aussi du "partying" sérieux avant, pendant et parfois (si on est encore en forme) après les événements.

NB: Il y aura un vin-fromage pour les membres d'AIESEC seulement le mercredi le 27 mars, 1991 à la salle McGregor de la résidence Thorneloe.

Si vous désirez de plus amples renseignements au sujet d'AIESEC et de ses événements, n'hésitez pas à contacter Jeanne Taillefer en composant le 673-5770. Vous pouvez même passer au bureau d'AIESEC, situé près de l'édifice des sciences dans la portative "Small Business Counselling".

PETITE ANNONCE POUR UN GRAND JOUR

1) vous êtes disponible le vendredi 3 mai 1991 de 8h00 à 19h00.
2) vous êtes prêt(e) à travailler pour un salaire décent .
3) vous avez le sens du travail en équipe.

Si vous avez répondu **OUI** à ces 3 questions, contactez le poste 4304 ou 4305 en précisant qu'il s'agit du Concours provincial de Français 1991.

Vivre au pays de deux ethnies

Peuhls et Bambaras

Djénéba Diallo. Voilà le nom que l'on m'avait attribué au Mali, le jour de mon arrivée. Diallo, nom peuhl.

Geneviève Ribordy

Lorsqu'on me demandait mon nom, et que je le donnais, on riait bien! Une blanche se nommer Djénéba Diallo! Ah tu es peuhl! me répondait-on alors. Bien sûr. Je leur démontrais aussitôt que c'était évident: n'avais-je pas la peau plus blanche, les cheveux plus longs, le nez plus droit, comme les Peuhls? Et force leur était de l'admettre.

J'habitais au coeur du territoire bambara, en banlieue de Ségou, ancienne capitale bambara. Depuis longtemps, les Peuhls y côtoyaient les Bambaras. Peuhls et Bambaras.... Deux groupes ethniques très différents qui se complétaient et vivaient en parfaite harmonie.

Les Peuhls sont traditionnellement un peuple de nomades et d'éleveurs, habitants du Macina, région du delta intérieur du Niger quelque peu au Nord-ouest de Ségou. Ils s'y promènent, accompagnant leur millier de bêtes, moutons, chèvres, boeufs et vaches, de pâturage en pâturage à travers la grande plaine que l'eau du Niger arrose. Levés tous les matins avec le soleil, les Peuhls ramassent leurs quelques rares possessions, s'embarquent sur le dos d'un boeuf, suivent le troupeau en s'appuyant sur une canne.

Ils vivent dans des constructions petites et rondes, entièrement faites de chaume ou, lorsqu'ils s'installent plus sédentairement, en boue avec un toit de paille. Ils vivent dehors, et toujours, autour de leur campement, se promènent, en toute liberté, leurs animaux.

Habillés de couleurs sombres, de noir, bleu ou brun, les hommes, dans leurs tuniques, les femmes, couvertes de leurs longs voiles, donnent l'apparence d'un peuple austère. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Les femmes savent se faire belles. Elles tressent leurs cheveux plutôt longs de façon sophistiquée, en y insérant boules d'ambre, perles, coquillages. Leurs oreilles sont percées du lobe au haut, et y pendent des anneaux, des bouts de fil, des perles. Leur cou est orné de lourds colliers d'argent. Leurs yeux sont maquillés, leurs lèvres et leur menton teints en bleu, comme leurs gencives. Leurs poignets et leurs chevilles sont parées de bracelets, d'argent ou de pacotille, comme leurs doigts et leurs orteils de bagues. Grandes, minces, fières, elles scintillent sous ces ornements. Les hommes sont plus simples, et surtout leurs chapeaux de paille et de cuir sont attrayants, chapeaux qui les protègent du soleil et de la poussière. Mais, on ne peut manquer de remarquer les traits raffinés de leur visage, des cheveux qui frisent moins et poussent plus longs, un nez plus aquilin, une peau plus claire. Les enfants, eux, les cheveux rasés en ne laissant qu'une crête à la mode peuhl, nus, ceints à la taille d'une bande de cuir, les filles aux oreilles percées, courent ici et là.

Les animaux sont leur vie, leur survie. Lorsqu'intervient la sécheresse et que les bêtes meurent, leur vie prend fin. Ces ovins, caprins et bovins leur fournissent le lait, duquel ils tireront lait caillé et beurre. Lait qu'ils boiront, les nourrissant des protéines nécessaires. Lait qu'ils vendront ou qu'ils échangeront pour d'autres denrées afin de diversifier leur diète. Les animaux sont source de viande, à l'heure des occasions spéciales et des réjouissances. Source de cuir aussi, grâce auquel ils confectionnent leurs sacs, leurs chapeaux, leurs souliers, leurs tentes, et combien d'autres effets. Moutons et chèvres donnent enfin la laine qui servira à tisser les vêtements, les couvertures...



Un mouton "Peuhlu"

Les Peuhls sont des Musulmans convaincus, qui ont su allier vie nomade et culture millénaire, qui ont appris à vivre sur une terre pauvre qui donne à ceux qui en demandent peu. Gens simples, à la culture riche, depuis longtemps ils cohabitent avec les Bambaras.

Les Bambaras. Peuple sédentaire, agriculteur, qui travaille dur et fort. Il habite la région de Ségou, dans la zone soudanaise, où la saison des pluies de juin à septembre arrose assez le sol pour permettre la culture du mil, et des légumes. Peuple sûr de lui, peuple solide, terre à terre, il attend confiant, d'année en année la première pluie, la récolte, le remplissage de ses greniers. Quatre mois par année, les Bambaras travaillent ardument aux champs, piochant, récoltant. Le reste de l'année, ils vivent de leurs labeurs de l'été, ils s'accommodent de quelques tâches, tissent, construisent, réparent. Autrefois, peuple guerrier et chasseur, il profitait de cette trêve pour agrandir le royaume et augmenter sa collection de trophées. Mangeant son to quotidien, buvant le thé tous les après-midis, il profite aujourd'hui de sa vie confortable de peuple bien installé.

Bien vêtus, les hommes dans leurs beaux boubous de toile claire, les femmes enveloppées de leurs pagnes de coton teints à l'indigo ou à d'autres teintures naturelles, ils aiment être beaux. Les femmes tressent leurs cheveux en rajoutant des fausses mèches, teignent au henné les paumes de leur main gauche et les plantes de leur pied. Leurs oreilles sont décorées de fines boucles d'oreilles aux motifs de fleurs. Ainsi habillées, elles aiment partir au marché, en visite aux baptêmes, aux mariages, aux fiançailles qui sont tous prétextes à des célébrations.

Maîtresses du foyer, les femmes bambaras s'assurent du bon déroulement des affaires familiales: élever les enfants, préparer les repas, diriger la maison, alimenter les hommes, vêtir la famille... et par conséquent ce sont souvent elles qui ont la main sur les cordons de la bourse. Femmes d'affaires avant tout, elles élèvent des poulets, préparent des gâteaux, fabriquent des bracelets, qu'elles iront vendre au marché pour acheter le lait caillé des Peuhls.

Les Bambaras habitent dans de larges concessions où demeure toute la famille: le chef de la maison, ses frères, ses fils, leurs nombreuses femmes et enfants. Chaque femme a sa chambre qui donne sur la cour intérieure, chambre carrée soigneusement construite de briques de terre recouvertes annuellement d'une couche de boue. A l'intérieur de la cour, cuisine, hangar pour se reposer du soleil torride, toilettes, et pompe complètent l'équipement de la maison. Les maisons se rassemblent en d'importants villages qui bordent des rivières ou des mares.

Les Bambaras sont musulmans, mais d'une foi islamique assez neuve, où s'entremêlent encore les coutumes ancestrales et les croyances animistes. Ils fêtent toujours la récolte au mois d'octobre avec leurs danses de masques colorés et les griots racontent les légendes passées et les exploits des rois bambaras. Les Bambaras, par leur solidité, leur importance, leur confiance, ont su s'imposer au Mali et en devenir l'Ethnie dominante.

Bambaras et Peuhls se côtoyaient autrefois au Mali central. Ils le font encore aujourd'hui. Il était normal qu'une Blanche peuhl comme moi vive dans une famille bambara. Elle leur apportait le lait et ils la nourrissaient de mil. Ils s'entraidaient, se complétaient, comme l'avaient fait des générations avant eux. Ils se respectaient.

Ontario 30 présente

"Une université sur mesure..."

Une université française en Ontario ?

Oui, mais,

où ?
ses programmes ?
sa vocation ?
ses critères d'admission ?



Des spécialistes de l'Ontario se penchent sur la question lors d'un **forum public, en direct à la radio de Radio-Canada, le mercredi 27 mars de 19h à 21h** (Salon Bleu de l'Université d'Ottawa et, simultanément, à l'Université Laurentienne de Sudbury), et télédiffusé, en deux volets, dans le cadre de l'émission **CE SOIR, les 2 et 3 avril à 17h30.**

